

—Moi ou un autre, dit Marguerite, qu'importe ?

Le fermier se ravisa, et envisageant la question de sangfroid.

—Parbleu ! dit-il, nous serions bien fous de nous disputer quand les chances de bonheur sont doublées pour nous ; notre ménage en possède les deux tiers, et le ciel ne voudra pas nous avoir donné tant d'espérances pour les rendre illusoires. Oui, comme je te le disais, Marguerite tu seras grande dame par moi, ou je deviendrai par toi un opulent gentilhomme. A qui de nous deux en reviendra l'honneur ? qu'importe ! nous jouirons également de notre bonne fortune, ou plutôt, de celle de notre enfant.

—Oui, dit la mère, si c'est moi qui gagne, la chère enfant sera heureuse.

—Et de même si c'est moi ; elle sera de niveau avec les plus grands personnages ; elle pourra épouser Albert de Vorn.

—Que dis-tu, Maurice ? elle aura assez de richesses et d'honneurs pour les partager ; elle pourra épouser Ulric.

—Je lui défends, s'écria le père.

—Et moi, répliqua Marguerite, je ne lui cède le château que pour lui donner le droit de choisir son mari.

—Si je la fais baronne, c'est pour qu'elle m'obéisse.

—Enfin, le château vient de mes épargnes.

—Je l'ai acquis avec les miennes.

—Vous n'aimez pas votre enfant.

—Je n'entends pas qu'elle se mésallie.

—Maurice, c'est mal d'oublier ce que vous avez été.

—Marguerite, n'oublions pas ce que nous sommes.

Déjà la querelle commençait à s'échauffer, déjà l'aigreur des reproches succédait à la discussion, et la voisine attisait le feu.

—Oui, disait-elle tout bas au mari, faites valoir vos droits, montrez de l'énergie, l'alliance que vous proposez est la seule convenable, c'est le mari qui doit apporter un titre à sa femme, et non la femme à son mari. Les deux fortunes réunies d'Albert et de Claire formeront un magnifique patrimoine, et vos petits-enfants seront égaux à des princes.

—Ma voisine, disait-elle à l'oreille de Marguerite, tenez ferme, et n'abandonnez pas les droits de cette pauvre petite ! Ils s'aiment tant, ces chers enfants ! c'est bien le moins pour nous autres pauvres femmes, qu'en disposant d'un château nous puissions aussi disposer de notre cœur.

Maurice et Marguerite, ainsi animés, étaient plus loin que jamais de s'entendre ensemble, quand une parole de bon sens fut dite par Claire avec un accent d'espoir plutôt que par crainte :

—Mais si vous n'aviez le château ni l'un ni l'autre ?

Les deux adversaires rentrèrent en eux-mêmes, ils reconnurent qu'ils avaient été un peu trop loin en disant d'un bien qu'ils ne possédaient pas encore, et ils se calmèrent tout-à-coup. La première chose qu'ils firent fut de se débarrasser de la vieille voisine ; puis ils ordonnèrent à la jeune fille de se retirer dans sa chambre. Restés seuls, ils tombèrent aisément d'accord, et la conclusion de leur entretien fut que, si le billet gagnant faisait partie des trente premiers numéros achetés par Maurice, Claire devrait accepter pour époux, Albert de Vorn ; si, au contraire, l'un des trente numéros suivants était amené par le sort, la fermière, à qui ils appartenaient, donnerait sa fille à Ulric, en cas toutefois que l'on parvint à le retrouver.

Ceci réglé, les huit jours s'écoulèrent dans une anxiété que l'on peut comprendre. Ce qui était en loterie, ce n'était plus le château seulement, c'était le bonheur de Claire et tout son avenir.

L'époque fatale arriva ; cette fois Maurice avait fait le voyage de Francfort ;